



HAL
open science

De Gabriel Naudé à Rameau : les nouvelles conditions de production de l'histoire

Sonia Combe

► **To cite this version:**

Sonia Combe. De Gabriel Naudé à Rameau : les nouvelles conditions de production de l'histoire. Matériaux pour l'histoire de notre temps, 2006, L'historien face à l'ordre informatique : classification et histoire, 82, pp.4-7. 10.3917/mate.082.0004 . halshs-00521465

HAL Id: halshs-00521465

<https://shs.hal.science/halshs-00521465v1>

Submitted on 30 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Gabriel Naudé

Sonia COMBE

à Rameau

*Les nouvelles conditions
de la production historique*

Classification et écriture de l'histoire : notre réflexion repose sur le postulat selon lequel il existe un lien épistémologique entre le classement des sources et la production savante, ici circonscrite à l'histoire. Quoique ce lien, nous le verrons, ait rarement fait l'objet d'une étude, il est difficile d'en récuser la pertinence. Rappelons-nous Ernst Cassirer, effrayé devant le classement « *selon la loi du bon voisinage* » d'Abi Warburg, tant il orientait la pensée. Il nous faut alors saisir l'opportunité qu'offrent les mutations engendrées par l'ordre informatique pour le (re)penser. Ce qui signifie tout d'abord un retour sur la classification traditionnelle afin de voir dans quelle mesure, et comment, les historiographies ont pu être tributaires de la classification.

Le cadre chronologique (plus que géographique) est fixé dans le titre : « De Gabriel Naudé à Rameau ». Nous faisons en effet remonter la classification à la naissance des grandes bibliothèques, à ce temps historique où l'explosion de la production de livres consécutive à la découverte de l'imprimerie, obligea les bibliothèques à complexifier leur classement. Jusque-là, en dépit de traces de classification décelables dès l'Antiquité — que ce soit dans le tout premier catalogue découvert, celui de la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive, ceux de Pergame et bien sûr d'Alexandrie — jusqu'à la Renaissance et l'époque moderne, on peut davantage parler de classement, entendu comme ordre matériel, que de classification entendue comme ordre (philosophique) rationnel des livres. Entre la naissance de la bibliothèque Mazarine dans la première moitié du XVII^e siècle et celle de Rameau, dans la seconde moitié du XX^e siècle, s'écouleront plus de trois siècles. Rameau, ce sigle qui se décline comme un **Répertoire d'autorités matière encyclopédique alphabétique et unifié**, étant le langage (ou méta-langage) documentaire national d'indexation de toute la production écrite dans la quasi-totalité des bibliothèques françaises qui permet le traitement automatisé de l'information et abolit les procédures classificatoires antérieures.

**« Toute science commence
par une bonne classification »
(Bacon)**

Les effets de la classification sur l'écriture de l'histoire constituent un *angle mort* de la réflexion tant bibliothéconome qu'archivistique et historique. Certes, on a beaucoup écrit sur la classification depuis Aristote, dont tous les grands esprits classificateurs sont redevables, Bacon en premier, et avant lui les philosophes du monde musulman (Al Farabi, Ibn Khaldoun ou Avicenne) lorsque l'Orient était la lumière du Moyen-âge, mais on a bien moins réfléchi à ses effets sur l'objet classé. Ceux qui le font sont généralement des philosophes, bien qu'au XIX^e siècle, siècle de l'essor de la classification, domaine alors réservé des botanistes et des bibliothécaires, des sociologues comme Durkheim ou Mauss aient, dans un article de *L'Année sociologique* (1901), insisté pour que la classification soit constituée en objet de recherche¹. Injonction peu suivie, aujourd'hui reprise par de très rares professionnels de la documentation scientifique — il s'agit principalement de chercheurs anglo-saxons —, lesquels imputent de façon significative les apories et imperfections des langages documentaires utilisés dans le système informatique précisément à ce déficit de pensée sur la classification dans son rapport à l'objet qu'elle classifie².

Spontanée, l'action de classer n'est pas pour autant naturelle. Classifier, c'est penser car on classe toujours en fonction d'un objectif. Pour nous, archivistes, bibliothécaires, documentalistes, dont classer est le métier, l'objectif, tout en sachant que le classement idéal n'existe pas, c'est de faire se rencontrer le document avec son lecteur. Toute science, disait Bacon, commence par une bonne classification. Raison supplémentaire pour penser cette démarche. Une démarche dont la part normative est souvent objet de moqueries : Georges Perec n'ironisait-il pas : « *Par quelle succession de miracles en est-on venu, pratiquement dans le*

1. « De quelques formes primitives de classifications », *L'Année sociologique*, 1901 (texte consultable en ligne sur Gallica/BnF)

2. *The Future of Classification*, (ed by Rita Marcelle & Arthur Maltby), Gower, 2000.

monde entier, à convenir que 668 184 2 099 était la définition du savon de toilette (selon la CDU³) ? » ou encore, à Borges, avec son « encyclopédie chinoise », reprise par Foucault en préambule de son livre *Les mots et les choses*, livre dont bien des passages pourraient inspirer notre réflexion d'aujourd'hui.

De fait, le seul grand — et jusqu'ici inégalé — travail sur la classification mené par un professionnel de la documentation revient à un bibliographe soviétique. Evgueni Samurin, jamais traduit en anglais et encore moins en français, sans doute parce que soviétique, s'était lancé dans la première tentative d'histoire globale de la classification selon une méthodologie d'inspiration marxiste qui a fait ses preuves⁴. Il s'était agi, pour Samurin, de ramener à chaque fois la classification étudiée, nous citons, « aux conditions historiques, en particulier au niveau culturel et aux rapports sociaux et politiques de l'époque dans laquelle elle a été élaborée ». La classification, selon Samurin, reflétait « l'idéologie de classe du concepteur ». On ne peut que souscrire à ces propos quoique émis dans un vocabulaire qui n'a plus cours. Bien sûr, l'œil critique de Samurin, impitoyable concernant les quelques 20 classifications que l'on pouvait recenser au début du XIX^e siècle, cessa de s'exercer concernant la célèbre BBK *bibliotekonomseskaja, bibliographiceskaja Klassifikatsja* de la bibliothèque Lénine (la *Leninka*) à Moscou, modèle exporté dans tous les pays frères. Reste cependant la vérité de l'inscription idéologique dans la classification.

Il est à ce sujet intéressant de noter que, tandis que le manque de réflexion sur la relation entre mode classificatoire des sources et production savante en histoire atteste d'un impensé selon lequel le classement serait chose naturelle, à ne pas questionner, la seule étude critique qui se soit exercée à notre connaissance l'a été à l'encontre de la classification des archives soviétiques, comme si son auteur, l'historienne italienne Antonella Salomoni, avait poursuivi la réflexion que Samurin, de toute façon décédé entre temps, n'aurait pu mener pour d'évidentes raisons de censure. Cette étude, modèle du genre, ne demande qu'à être étendue aux autres archives nationales⁵.

Les preuves de cette inscription idéologique pourtant abondent : de la hiérarchie des disciplines où la théologie ne sera détrônée de sa première place qu'à la fin du XIX^e siècle, siècle où la classification Brunet regroupe toutes les religions autres que chrétiennes sous la rubrique « Mythologie », à la classification Dewey qui fit longtemps du féminisme une sous-rubrique de la rubrique « Folklore » ou encore, à notre merveilleux fichier-matière de la BDIC qui attribua le crime de Katyn à la Wehrmacht jusqu'à ce que l'URSS de la *perestroïka* passe aux aveux, ou encore, qui fit de la Révolution nationale, doctrine pétainiste, une rubrique noyée dans celle, fourre-tout, intitulée « Esprit public », tandis que le fichier national de la France était lavé de toute trace de collaboration, renvoyée au fichier de la Seconde Guerre mondiale, à la rubrique



Sonia COMBE : historienne.
Responsable du département Archives
et Recherche de la BDIC.

« Occupation » — cela dit pour les initiés. Notre plan de classement aurait-il sa part de responsabilité dans ce fameux retard de l'historiographie française concernant la France de Vichy (nous sommes en effet la bibliothèque de référence sur la question), retard que l'on impute généralement à l'inaccessibilité des archives publiques ? Évidemment, la réponse n'est ni oui, ni non, ou plutôt, elle est entre les deux, les choses sont, comme on dit dans ces cas-là, plus complexes, mais convenons que notre institution a, pour une part sans doute modeste !, participé à la construction du mythe national « déconstruit » par Suzanne Citron⁶. L'histoire récente vient de nous fournir un exemple du lien entre l'accès aux archives et leur mode de classement, celui de la vision essentiellement policière de l'expérience historique soviétique tirée des archives des polices politiques — comme si l'historien était contaminé par le matériau à partir duquel il travaillait. La « surpolitisation » de l'historiographie sur ces pays en atteste. C'est à partir des collections constituées par les bibliothèques et des archives rassemblées et traitées par les services d'archives que l'historien va construire ses sources. Sans sous-estimer d'autres facteurs (air du temps, demande sociale ou/et éditoriale, procédures académiques de légitimation des sujets de recherche etc.), les politiques et couvertures documentaires, les choix opérés dans le tri et le pilonnage des archives publiques, les plans de classement et, bien sûr, le degré d'accessibilité aux sources sont des facteurs qui déterminent largement les conditions de possibilité de la recherche et ses objets. À titre d'exemple avéré, la rareté des sources sur « les classes subalternes » (Gramsci) dans les fonds d'archives, leur abondance sur « la geste des rois », des puissants et des gouvernants, ont été largement constatées au cours du dernier demi-siècle par des chercheurs aussi divers que Robert Mandrou, Michel Foucault, Eric Hobsbawm et Philippe Joutard,

3. Classification décimale universelle.

4. *Geschichte der bibliothekarisch-bibliographischen Klassifikation*, Verlag Dokumentation, 1967. Traduit du russe par Willi Hoepp. Nous n'avons pu avoir accès qu'à la traduction allemande, impulsée en son temps par la *Staatsbibliothek de Berlin [Est]*, puis distribué par une maison d'édition ouest-allemande. L'exemple est assez rare pour être mentionné ; c'est vraisemblablement l'originalité de la démarche de Samurin qui en est la cause.

5. « Un savoir historique d'État : les Archives soviétiques », *Les Annales HSS*, 1/1995.

6. Suzanne Citron, *Le Mythe national, l'histoire de France en question*, Les éditions ouvrières, 1987.

pour n'en citer que quelques-uns. C'est à travers l'archive judiciaire que Carlo Ginzburg a pu faire revivre Menocchio, le meunier du Frioul au XVI^e siècle. « Gens de peu » et « voix d'en bas » n'encombrent guère les dépôts publics, à moins, tel Pierre Rivière, d'avoir érogé mère, frère et sœur.



7. Roger Laufer, « Nouveaux outils, nouveaux problèmes », in *Le Pouvoir des bibliothèques*, sous la dir. de Marc Barain et Christian Jacob, Albin Michel, 1996, p. 176.

8. *Faire de l'Histoire*, sous la dir. de Jacques Le Goff et de Pierre Nora, Gallimard, 1974.

9. On peut employer indifféremment le terme de fichier et de catalogue, bien qu'ils ne soient pas identiques. Le fichier renvoie au meuble qui contient un ensemble de fiches, tandis que le catalogue, qui correspond sous sa forme physique soit à un fichier ou un ensemble de fichiers, soit à un ouvrage (le catalogue imprimé) ou, désormais, à une écriture électronique, renvoie au contenu intellectuel. Les Anglo-américains et les Allemands ne disposent d'ailleurs que d'un seul mot, respectivement [card]-catalog et [Kartei]katalog.

Illusion de neutralité et naïveté épistémologique

On peut avancer deux hypothèses pour comprendre l'origine de ce point aveugle de la réflexion sur le lien entre classement et production intellectuelle.

- La première concerne l'*illusion de neutralité* de son travail de l'archiviste et du bibliothécaire, de son manque de conscience que par son simple geste de coter (la cotation pouvant être comprise comme une sorte de degré zéro de l'indexation) ou d'inscrire dans une série, il interprète déjà le document et peut décider de sa postérité. À cette illusion du professionnel répond la fameuse *naïveté épistémologique* de l'historien face à l'archive, son rapport trop souvent a-critique au document — quand bien même il aurait été formé à « la critique des sources ». Ce qui nous renvoie à la question fondamentale de la *méconnaissance du travail de l'autre*. Tandis que le professionnel s'interroge peu sur le divorce entre le langage fonctionnel (ou meta-langage) dans lequel il traite la documentation et le langage « naturel » qui est celui du chercheur, ce dernier s'est rarement interrogé sur le travail effectué en amont sur la source. La dérive techniciste liée à l'introduction de pratiques informatiques pose de façon accrue la question de la langue de communication entre les professionnels de la documentation et les chercheurs et cela, quoique dans son ensemble, la

communauté des professionnels soit parfaitement consciente que les aspects techniques ont pris le pas sur les aspects scientifiques. Ainsi, paradoxalement, plus le langage Rameau se perfectionne, plus il devient étranger au chercheur.

- En ce qui concerne les historiens, ils ont, bien entendu, reconnu que l'outil informatique avait modifié « *les comportements culturels et attitudes mentales*⁷ » et il convient de rappeler ici des articles précurseurs, parus dans *Faire de l'histoire*⁸, entreprise collective publiée en 1974 (Michel de Certeau, notamment). En revanche, pour la plupart d'entre eux, ils sont dans l'impossibilité de prendre toute la mesure des modifications intervenues dans les procédures d'établissement des sources pour la simple raison qu'ils ignorent le détail des pratiques en amont. Par ailleurs, eux aussi sont confrontés à la dépense d'énergie pour maîtriser l'outil informatique et ils sont souvent dépassés par des catalogues scientifiques difficiles à interroger lorsqu'on est privé de la culture informatique et qu'on ignore le langage documentaire intermédiaire.

Ainsi, comme à chaque fois lorsque le progrès technique s'impose et en impose, et de façon paradoxale puisqu'il vise le gain de temps, ce dernier semble manquer pour que l'on s'interroge de part et d'autre sur la fin d'un système de classification qui a ordonné le savoir depuis plus de quatre siècles et sur les nouvelles contraintes qui pèsent sur la production historique.

Le bouleversement de pratiques

En vingt ans, les habitudes de travail des professionnels de la documentation scientifique ont été bouleversées, l'introduction de l'informatique dans les pratiques modifiant à la fois le rapport au temps, au langage et, naturellement, à la technique. De même que la plupart des historiens d'aujourd'hui ont entamé leurs premières recherches en bibliothèque en fouillant et flânant dans ce que l'on appelle désormais des fichiers-papier, la plupart des bibliothécaires ont commencé la leur en alimentant ces fichiers manuels qui désignent leur en alimentant ces fichiers manuels qui désignent des meubles à petits tiroirs standard dont chacun contient près de 750 fiches cartonnées, séparées par des « dépassants » de couleur qui indiquent le saut d'une lettre de l'alphabet à une autre, d'une période à une autre, d'un thème ou d'une rubrique à un(e) autre. Produit d'une quête de classement idéal, les classifications ont instauré un ordre de connaissance essentiellement philosophique, dans lequel on entre au moyen d'une stratégie discursive, le modèle aristotélicien fondé sur la division logique étant considéré comme l'archétype obligé de toute classification. Lorsqu'ils étaient bien faits, ces catalogues de bibliothèque⁹ qui recensaient les sources se révélaient aussi sources

d'idées. Pour qui avait saisi la logique du plan de classement, dont l'architecture était visible alors que celle de l'Opac¹⁰, car tel est son nom, ne l'est pas, ces fichiers étaient une mine car on y trouvait ce dont on ignorait l'existence. Certains de ces catalogues manuels étaient bien meilleurs que d'autres — ce qui signifie qu'il existe des catalogues qu'il n'y a aucune raison de regretter — mais même s'ils étaient construits sur le même modèle, ils étaient le reflet d'une époque, le fruit d'une réflexion collective, et le catalogue de chaque bibliothèque avait, si l'on peut dire, son individualité. En ce qui concerne le fichier méthodique de la BDIC, l'insertion des fiches-matière dans ses rubriques donnait lieu, chaque matin, entre 9 heures et 10 heures, avant que les lecteurs nombreux à cette époque arrivent, à des *disputationes* entre les « élites » responsables du catalogue qui rivalisaient d'esprit logique et de connaissances érudites. C'est vraisemblablement à cet exercice matinal livré dans ses fichiers que la BDIC doit ses définitions de « bibliothèque la plus intelligente » (Marc Ferro) ou encore de « bibliothèque qui pense » (Gregor Dallas). Que l'on se rassure, elle n'était pas la seule et l'on pense encore, quoiqu'un peu seul, le plus souvent, face à son écran.

Il y avait aussi l'envers du décor qu'il faut d'emblée mentionner pour éviter les malentendus et préciser que notre recherche n'a aucun arrière-plan passiste : les gains de temps liés à l'introduction de l'informatique sont incommensurables. À la fin des années 1970, le retard en catalogue à la BDIC, bibliothèque qui voyait alors s'accroître ses collections de près de 6 000 titres par an (pour ne pas parler des fonds d'archives privées provenant de donations dont le nombre de pièces varie d'une année sur l'autre et dont on renvoyait, sauf exception, le traitement à des jours meilleurs), ce retard se calculait en années ; selon les départements (langues cyrilliques, allemand, anglais, espagnol, italien, etc.), on comptait deux à trois ans de retard. Avec le manque de place, celui du temps était l'obsession communément partagée et à laquelle on ne voyait guère d'issue. Avec les années 1990 et l'avènement de l'informatique, des « plans de résorption » vinrent à bout en des temps records des obsédants retards en recourant à des sociétés de sous-traitance qui surgirent brusquement *ex nihilo*, mettant à la disposition des établissements des bibliothéconomes façonnés pour les besoins de la cause. Ce fut littéralement magique, un moment inoubliable : des milliers d'ouvrages qui prenaient la poussière dans les différents bureaux quittèrent leurs étagères pour rejoindre les collections en magasins. Il suffisait qu'un seul établissement de par le vaste monde ait catalogué et indexé le document pour que son traitement soit repris par tous les autres établissements par le biais de cette formidable procédure qui s'appelle « dérivation de notices bibliographiques ». L'ordinateur prit place dans les bureaux et tous les catalogues, à leur tour rapidement façonnés, apprirent les mêmes normes et la même langue, *condition sine qua*

non de la rapidité du traitement. Aujourd'hui, il n'est pas rare qu'un ouvrage publié à Berlin, Buenos Aires ou Moscou en avril, commandé en mai, arrive en juin et soit intégré ce même mois dans les catalogues en ligne. Moins de trois mois suffisent pour qu'un ouvrage étranger soit mis à la disposition du lecteur. Reste le problème : cet ouvrage, comment le lecteur va-t-il le trouver ?

J'incline à penser que les catalogues électroniques de toutes les grandes bibliothèques, remarquables pour localiser (c'est-à-dire savoir quelle bibliothèque la plus proche de son domicile possède le document recherché) un ouvrage dont on connaît le nom de l'auteur et le titre, posent problème dès lors que l'on fait une recherche par sujet — l'accès sémantique, pour reprendre notre jargon, connaissant un taux d'échec élevé. En compétition avec *Google*, le catalogue scientifique pourra-t-il maintenir son statut historique « d'instance de validation des sources » ? L'enjeu est important car les retombées pour la recherche pourraient être graves : à ne pas construire sa documentation à partir d'inventaires et de catalogues scientifiques trop difficiles à interroger, les chercheurs pourraient finir par travailler tous à partir des mêmes « sources » sélectionnées selon l'algorithme de *Google*, des ouvrages et articles cités à l'envi par les collègues et qui font autorité pour de bonnes et de moins bonnes raisons, ou encore des seuls fonds numérisés parce qu'on s'évite un déplacement. Au risque de se copier joyeusement¹¹.

Notre réflexion sur le bouleversement introduit par le traitement électronique de la documentation a, nous l'avons vu, pour nécessaire corollaire le questionnement sur le mode de recherche documentaire. Ce terme de « bouleversement », lorsque nous parlons des habitudes de travail des professionnels de la documentation scientifique, ou bien des méthodes de construction des sources par les chercheurs, traduit bien une réalité. S'interrogeant sur « *l'informatique comme pratique et comme croyance* », Michel Gollac et Francis Kramarz concluaient qu'elle avait transformé nos modes de pensée¹². À avoir refoulé la technique comme objet de pensée, selon cette fois le philosophe Bernard Stiegler, celle-ci aurait fini par imposer sa propre logique « *la techno-logique, soit la logique qui anime la technique elle-même*¹³ ». Reste à déterminer si nous serions en présence d'un nouveau paradigme, un modèle théorique qui orienterait la réflexion scientifique selon de nouveaux paramètres. Mais cette fois à portée universelle.

S. C.

10. *Online Public Access Catalog*, soit le catalogue électronique.

11. Que cette tendance existe depuis toujours ne change rien au fait qu'aujourd'hui elle se trouve renforcée.

12. *Actes de la recherche en sciences sociales*, septembre 2000.

13. *La technique et le temps*, Galilée, 1994, tome 1, p. 49.